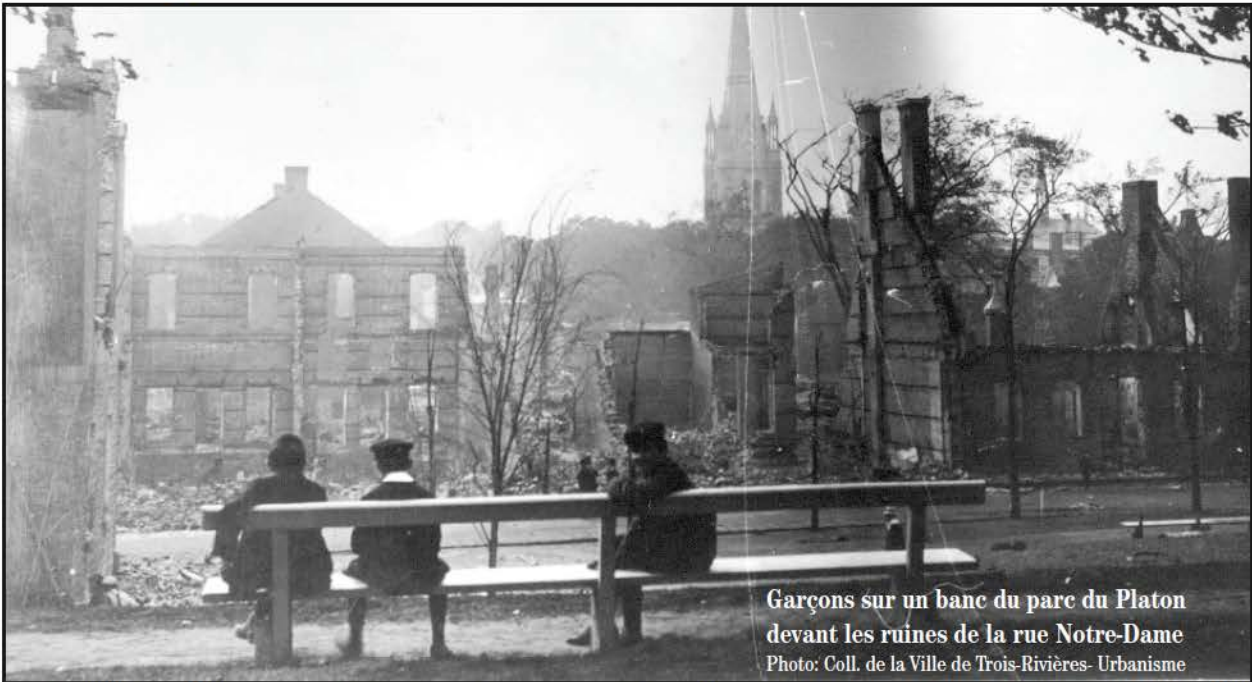


22 juin 1908

Le grand incendie de Trois-Rivières



Garçons sur un banc du parc du Platon
devant les ruines de la rue Notre-Dame
Photo: Coll. de la Ville de Trois-Rivières- Urbanisme

Ce lundi 22 juin 1908, le soleil est radieux, le temps est très sec mais un peu venteux. Un peu avant midi, deux jeunes garçons s'amusez derrière la maison familiale d'un charretier et propriétaire d'une écurie de louage au 26 rue Saint-Georges, angle Badeaux. Cherchant sa balle, l'un d'eux pénètre dans un hangar. Pour s'éclairer, il craque une allumette. Horreur! L'allumette tombe dans un tas de foin et de copeaux de bois. Le feu se déclare aussitôt. Les enfants apeurés par les flammes prennent la fuite. Mais le feu, lui aussi, court. En quelques instants, il atteint et dévore le hangar, l'écurie, la maison familiale puis celle des voisins. C'est déjà un grave incendie.

Attisé par un fort vent du sud-ouest, l'élément destructeur se propage rapidement aux alentours, puis aux autres maisons de la rue Saint-Georges et de la rue Badeaux, vers le nord-est. Il va continuer de faire ses ravages pendant de nombreuses heures encore, éclairant la nuit suivante. Au petit jour, les Trifluviens voient l'étendue du désastre même s'ils ne sont pas en mesure

d'établir avec précision le bilan du sinistre: quelque 800 bâtiments dont 215 résidences et commerces sont rasés.

La consternation se lit sur tous les visages et, sous l'accablement, les mots ont pu manquer. Néanmoins, la vie avait ses droits. La solidarité ne manqua pas. Des décisions devaient être prises pour préserver la sécurité publique et satisfaire les besoins les plus pressants. Les élus avaient cette responsabilité. Les commerçants, durement touchés par la catastrophe, réagirent également en s'installant provisoirement ici et là. La recherche des causes de l'incendie et l'évaluation des moyens de lutte contre le feu allaient suivre.

Quatre ans plus tard, le centre de Trois-Rivières n'offrait plus du tout le même visage. Le feu avait pour ainsi dire fait table rase du passé architectural pour provoquer l'entrée de cette partie de Trois-Rivières dans la modernité grâce, lit-on dans *l'Histoire de la Mauricie* à « une uniformité architecturale » dont les témoins sont très nombreux encore aujourd'hui.



Patrimoine trifluvien

est une publication annuelle de la Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières inc.

1425, place de l'Hôtel-de-Ville, C.P. 1391,
Trois-Rivières (Québec) G9A 5L2
Téléphone: (819) 378-1088
Télécopieur: (819) 694-0846

Président et éditeur: Jean ROY

Rédaction des textes: Daniel ROBERT et Jean ROY

Nos remerciements à:

Anne AYOTTE, Hélène BOURASSA, Jean-François CANTIN, Marie-Pier DION, Romain HERVÉ, Catherine LAMPRON-DESAULNIERS, Virginie ROUVEROT, Émilie ROY-ELEMENT, Alexandre SAWYER, Mélanie THOMAS, tous étudiants en histoire de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Dans le cadre d'un cours atelier, ils ont réalisé une exposition virtuelle sur le feu de 1908. Nous avons apprécié qu'ils nous permettent de lire leurs travaux.

Infographie: Fanny Prince

Impression: Imprimage inc.

Dépôt légal - 2005

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1187-2713

Ce bulletin est distribué gratuitement. Il peut être reproduit sans autorisation, en totalité ou en partie, à condition de mentionner la source.

NUMÉROS DÉJÀ PUBLIÉS – Avis

Il est inutile de communiquer avec les bureaux de la SCAP de Trois-Rivières pour obtenir des copies des numéros déjà publiés du bulletin annuel Patrimoine trifluvien. Les tirages de tous les numéros antérieurs à celui-ci sont déjà épuisés. Des exemplaires sont cependant disponibles, pour consultation ou photocopie, dans la plupart des bibliothèques et centres d'archives de Trois-Rivières, en particulier les bibliothèques municipales de Trois-Rivières, la Bibliothèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières et les Archives du Séminaire de Trois-Rivières.

Pour être sûr d'obtenir par la poste votre exemplaire du prochain numéro de *Patrimoine trifluvien*, il suffit de devenir membre de la SCAP de Trois-Rivières en faisant parvenir vos coordonnées complètes et le montant de la cotisation annuelle (20\$ membre régulier ou 10\$ membre étudiant, avec document de preuve) à l'adresse indiquée plus haut.

PRINCIPALES SOURCES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

L'Ère Nouvelle (Trois-Rivières), 17 novembre 1856; *Journal des Trois-Rivières*, 5 janvier 1869; *La Patrie* (Montréal), 23 juin 1908 et 25 septembre 1909; *La Presse* (Montréal), 23 juin 1908; *Le Canada* (Montréal), 26 et 30 juin, 1^{er} juillet 1908; *Le Nouveau Trois-Rivières*, 30 juillet 1908; *Le Nouvelliste* (Trois-Rivières), 22 juin 1928 et 29 février 1936; *The St. Maurice Valley Chronicle – La Chronique de la Vallée du Saint-Maurice* (Trois-Rivières), 31 janvier 1951; *L'Écho des Bois-Francs*, 4 juillet 1908; Commission des biens culturels du Québec, *Étude de caractérisation de l'arrondissement historique de Trois-Rivières*, avril 2005, p. 33; René HARDY et Normand SÉGUIN, dir., *Histoire de la Mauricie*, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Les régions du Québec», n° 17, 2004, 1138 p.; Alain GAMELIN, René HARDY, Jean ROY, Normand SÉGUIN et Guy TOUPIN, *Trois-Rivières illustrée*, Corporation des fêtes du 350^e anniversaire de Trois-Rivières, 1984, 228 p.; Lucille PELTIER, «Lutte contre les incendies», Cercle Marie-de-l'Incarnation, Archives du Séminaire de Trois-Rivières; ROWEN et Bureau, *Procédés des citoyens des Trois-Rivières au sujet de l'incendie du 15 novembre 1856*, Trois-Rivières, Imprimerie de *L'Ère Nouvelle*, 1857, 14 p.; Benjamin SULTE, «Pompe à feu aux Trois-Rivières» dans: *Mélanges historiques*, vol. 2, Montréal, G. Ducharme libraire-éditeur, 1919, p. 73-83; Marcel TRUDEL, *Initiation à la Nouvelle-France*, Montréal et Toronto, Holt, Rinehart et Winston, 1971, p. 246-247; Archives de la Ville de Trois-Rivières (AVTR), *Constitution et règlements de la Compagnie du feu Equitable*, révisée et adoptée, Trois-Rivières, Imprimerie de *L'Ère Nouvelle*, 1855, 16 p.; AVTR, *Règles et ordonnances pour la gouverne de la Brigade de police et de feu de la Cité des Trois-Rivières et instructions sur les pouvoirs et devoirs des hommes de police et de feu, renfermant un abrégé des principaux règlements de la Cité*, Trois-Rivières, Typographie du *Journal des Trois-Rivières*, 1885, 35 p.

Éditorial

Peut-on encore faire confiance à la mairie de Trois-Rivières ?

Les récents événements entourant la construction d'un immeuble sur la rue des Forges et les dérogations accordées à la firme Olymbec démontrent que la mairie est plus sensible aux arguments des entrepreneurs qu'à ceux des citoyens pour qui le patrimoine est une valeur. La raison de cet échec vient également de ce que plusieurs des élus n'ont pas encore compris qu'une ville n'est pas le résultat d'un *patchwork*. C'est pourtant l'esprit qui a prévalu lors de la séance du Conseil de Ville du 6 juin dernier.

En permettant à la firme Olymbec de changer les matériaux de revêtement prévus dans le devis originel de construction d'une partie du bâtiment, la Ville contrevient à ses propres règlements. De plus, elle fait fi de plusieurs années d'efforts, le plus souvent couronnés de succès, dans la rénovation de cette partie de la ville.

Quelle coïncidence que ceci se produise au moment où est rappelé le tragique incendie de Trois-Rivières, en 1908! De plus, il est ironique de voir que les élus, les plus nombreux du

moins, prennent le contre-pied de leurs collègues du Conseil municipal de cette époque. En effet, le maire Tourigny et les autres membres du Conseil planifièrent la reconstruction du centre-ville en lui donnant une uniformité architecturale. Plusieurs des bâtiments construits alors sur les rues des Forges, Notre-Dame et Saint-Antoine, par exemple, témoignent de la modernisation qui était en train de se faire. Plusieurs décennies plus tard, après des années de laisser faire et d'une totale absence d'une vraie politique de mise en valeur du patrimoine architecturale, le Service de l'urbanisme s'est donné des objectifs et des critères. Des propriétaires ont bien répondu à l'appel, bien qu'ils aient eu moins de moyens que la firme Olymbec. La SCAP a souligné plusieurs des résultats ainsi acquis: édifice Loiselle, par exemple, mais aussi le stationnement étagé de la rue Badeaux. Eh oui! la Ville de Trois-Rivières... Mais c'était il y a quelques années. Aussi faut-il revenir à l'époque où rien n'était assuré car, aujourd'hui, le Service de l'urbanisme propose et la mairie dispose.

Jean Roy,
SCAP



Le grand feu

26 mai au 4 septembre 2005

Manoir Boucher-de-Niverville
168, rue Bonaventure, Trois-Rivières

Lundi au vendredi de 9h à 12h et de 13h30 à 16h30
Samedi et dimanche 12h à 17h

L'exposition est réalisée dans le cadre de l'exposition territoriale



Comité de réputation
et d'histoire de
Trois-Rivières



ENTRÉE GRATUITE



TROIS-RIVIÈRES VERS 1908

Le nouveau siècle s'ouvre sur une ère d'industrialisation. D'après les historiens René Hardy et Normand Séguin, de *l'Histoire de la Mauricie*, « tout est possible, maintenant que les nouvelles techniques de transport de l'électricité lui donnent accès à l'énergie bon marché » (p. 573). Dès 1905, une ligne de distribution de l'électricité de Shawinigan à Trois-Rivières est en construction. De plus, les élites trifluviennes ne comptent pas rester en marge du mouvement d'investissement qui marque l'économie québécoise. Elles lancent un mot d'ordre: « Faire de Trois-Rivières une ville industrielle s'impose [...] ». C'est une nécessité parce que là seulement est l'avenir et le salut de notre ville » (p. 574). Elles attirent les capitaux d'investissement en consentant des avantages qui devraient permettre à de grandes industries à forte consommation énergétique, comme la manufacture de textile Wabasso, en 1907, de venir s'implanter à Trois-Rivières. Néanmoins, il reste qu'en 1901, l'économie du bois – essentiellement le sciage – caractérise encore grandement la ville et est un puissant facteur de la concentration de main-d'œuvre ouvrière qui, cette année-là, s'élève à 600 employés dans ce seul secteur.



Le port de Trois-Rivières et la rue du Fleuve vers 1890
Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières

La ville compte alors 9 981 habitants. Vers 1905, le chiffre de la population s'élève probablement autour de 11 500 habitants. Néanmoins, les limites du territoire habité ne dépassent guère la rue Gervais au sud-ouest et la rue Saint-Maurice au nord-est. Ce territoire ne forme qu'une seule paroisse catholique et est divisé en quatre quartiers municipaux depuis 1857: le quartier Saint-Philippe dans l'ancienne Commune, le quartier Saint-Louis dans le centre-ville, le quartier Sainte-Ursule dans la partie sud du futur secteur Hertel ou paroisse Sainte-Cécile, et le quartier Notre-Dame, au nord de la rue Saint-Charles (Hart).

Les terres de la Commune, les anciennes fermes, les champs et les terrains vacants sur le coteau Saint-Louis et derrière le Séminaire Saint-Joseph enserrent l'espace habité. Au-delà du Séminaire Saint-Joseph, s'aperçoivent la résidence de Gédéon Desilets, le couvent des Franciscains, angle Laviolette et Saint-Maurice, et, tout près, les

glacières Boivin. Par la rue Laviolette, au nord de la rue Saint-Maurice, le promeneur accède au parc Vanasse et à ses vieux pins; au delà, il parvient au coteau Saint-Louis, lieu de prédilection pour les piques-niques, pour une excursion à travers champs et prés.

Trois-Rivières s'affiche depuis plusieurs décennies comme « capitale » de l'arrière-pays mauricien, grâce aux services que procurent ses institutions. Chacune est dotée d'un immeuble pour remplir ses fonctions: un port, un marché public ainsi que des banques, un palais de justice et une prison, une cathédrale et un évêché, l'hôpital Saint-Joseph des Sœurs de la Providence, un bureau de poste et un bureau de télégraphe, le Séminaire Saint-Joseph, deux grandes écoles: les Frères des Écoles chrétiennes tiennent celle des garçons, alors que les Ursulines enseignent aux filles. Les congrégations possèdent leur couvent: Ursulines, Filles de Jésus, Franciscains, Précieux-Sang, Frères des Écoles chrétiennes, etc. Existente également des imprimeries et des journaux, des hôtels, un parc d'exposition avec piste de course de chevaux, des parcs urbains (Champlain, du Platon, Lafosse). Une liste exhaustive des activités illustrerait la diversité des professions, des métiers et de l'artisanat et des menus services.

La plupart des ateliers, usines et manufactures occupent la couronne de l'espace bâti ou se mêlent aux habitations ouvrières. Ainsi, dans le quartier ouvrier Saint-Philippe, on retrouve la manufacture de cigares L.-P. Langlois, la fonderie Bellefeuille, la biscuiterie J.-N. Godin et la manufacture de cercueils Girard et Godin. Au nord du quartier Saint-Louis, à la limite du quartier Notre-Dame: la manufacture de chaussures *Tebbutt Shoe and Leather Company Limited* est ouverte depuis 1900. Dans le quartier Sainte-Ursule, une fonderie et des entrepôts occupent les berges du fleuve en face des rues Hertel et Saint-Paul. Plus à l'est, presque tout l'espace situé entre le chemin de fer de ceinture et la rivière Saint-Maurice est la propriété de *l'International Paper Company* qui y exploite l'ancienne scierie de la *Saint-Maurice Lumber Co. Ltd.* depuis 1899. Au nord de cette immense propriété, dans le quartier Notre-Dame: la station de pompage pour l'aqueduc municipal, l'usine de la *Montreal Pipe Foundry* (1903), qui passera bientôt aux mains de la *Canada Iron Corporation* (1907), et la scierie *Grès Falls* (1904), une compagnie subsidiaire de *l'Union Bag Pulp and Paper*, sur le chemin des Chenaux, tout près du pont. Puis, la scierie de Trois-Rivières (*Three Rivers Planning Mill*), rue Saint-Martin, la fonderie *National Tool and Axe Works*, angle Saint-Maurice et Sainte-Julie, ainsi qu'une usine d'embouteillage de bière, rue Niverville.

La majorité des commerces, bureaux de professionnels et résidences bourgeoises se concentrent dans ce qui est con-



La rue Notre-Dame, angle Bonaventure, vers 1905

À droite: l'église paroissiale.

Source: *Archives photographiques Notman, Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal*

venu d'appeler « le quartier des affaires », c'est-à-dire l'actuel centre-ville. Le quartier s'étend *grosso modo* du fleuve Saint-Laurent à la rue Royale et de la rue Saint-Georges à la rue Bonaventure. C'est à l'intérieur et en bordure de ce périmètre que prennent place les principales institutions de la ville, l'ensemble des bureaux de services offerts aux citoyens et la très grande majorité des commerces de toutes sortes. La principale rue commerçante n'est pas la rue des Forges mais plutôt la rue Notre-Dame, le « chemin du Roi » qui relie Québec et Montréal.

Faisons une brève tournée de ce quartier. L'église paroissiale Immaculée-Conception est située à l'angle des rues Notre-Dame et Bonaventure. Élevée de 1710 à 1713, elle fait face au fleuve. En 1730, le sculpteur Pierre-Noël LeVasseur fut chargé par le père récollet Augustin Quintal, curé de Trois-Rivières, de doter l'église paroissiale d'un riche tabernacle. Puis, en 1734, les marguilliers demandèrent au sculpteur Gilles Bolvin (1710-1766) de construire un maître-autel, une chaire et un banc d'œuvre (le banc des marguilliers). Au cours de l'année 1817-1818, le maître-sculpteur François Normand, élève de Louis-Amable Quévillon, travailla aussi à sa décoration. Il y réalisa notamment la voûte à caissons avec imitations d'ogives et fausse coupole au transept. C'est dans cette église que le curé Thomas Cooke fut sacré évêque de Trois-Rivières, en 1852. Depuis la construction de la cathédrale, en 1858, l'église paroissiale sert de chapelle auxiliaire.



L'église paroissiale de Trois-Rivières

Photo: *Collection de la SCAP*



La manufacture de cuir *Balcer Glove*, 1900

Photo: *Collection de la SCAP*

À proximité, mais en arrière, la famille Balcer opère depuis 1891 une manufacture, d'articles de cuir: la *Balcer Glove Manufacturing Company*. En face de l'église, du côté du fleuve, le parc du Platon qui est semé d'arbres fait place à la **maison des Gouverneurs**. Construite en pierre taillée, érigée en 1723 par Chaussegros de Léry, elle a abrité le premier Collège de Trois-Rivières, déplacé sur la rue des Champs ou Laviolette. Le bâtiment fut ensuite occupé par le bureau des Douanes et des Travaux publics. Au bas du promontoire se dresse la statue du fondateur de Trois-Rivières, Laviolette, œuvre du sculpteur Louis-Philippe Hébert. Elle fut divulguée le 4 juillet 1884, à l'oc-



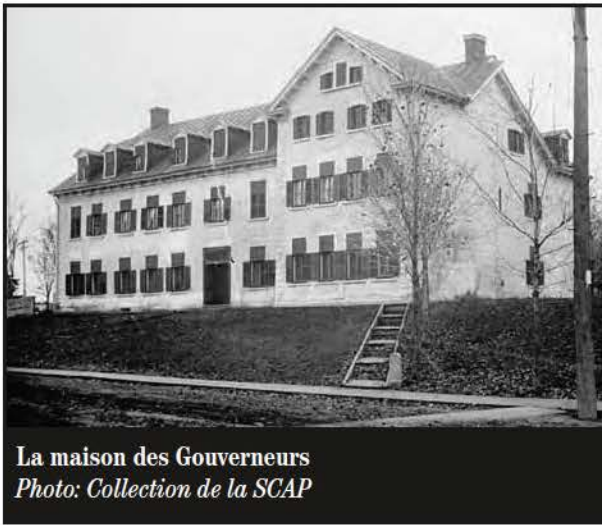


Paule Brunelle
 DÉPUTÉE FÉDÉRALE DE TROIS-RIVIÈRES
 Responsable de la Condition féminine pour le Bloc Québécois
 (819) 371-5901; brunep1@parl.gc.ca



Enracinées
à Trois-Rivières
depuis 1697

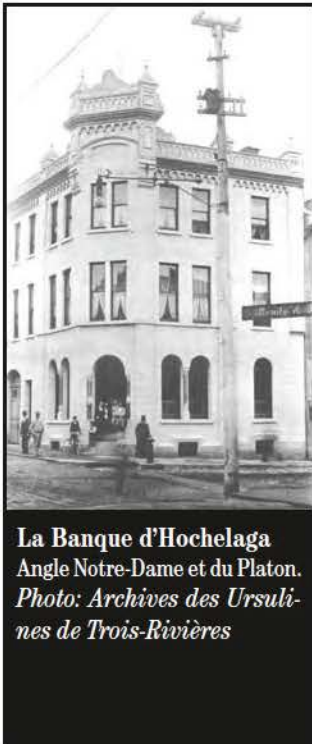
Les Ursulines



La maison des Gouverneurs
Photo: Collection de la SCAP



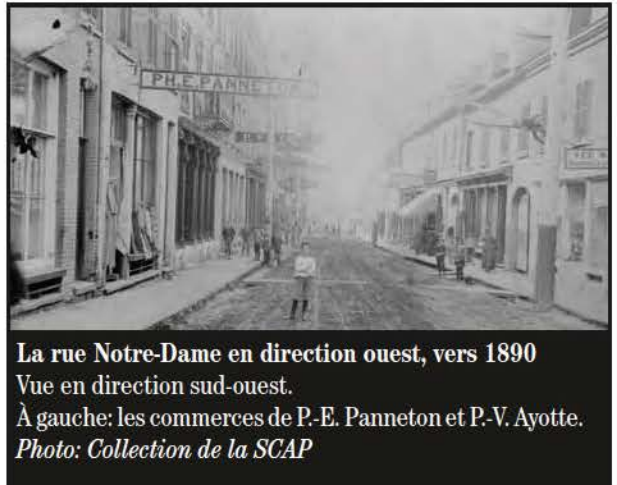
La rue Notre-Dame en direction ouest, 1903
Photo: P.-F. Pinsonneault, Collection de la SCAP



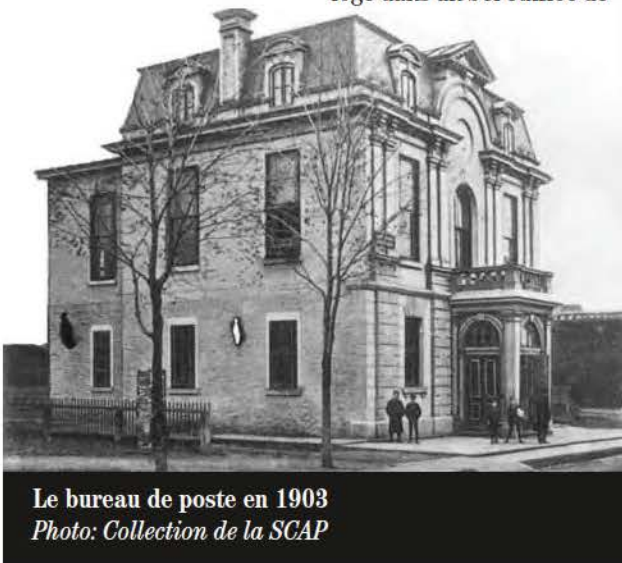
La Banque d'Hochelaga
 Angle Notre-Dame et du Platon.
Photo: Archives des Ursulines de Trois-Rivières

casion du 250^e anniversaire de Trois-Rivières. Vis-à-vis de la rue Alexandre (Radisson) se dresse le **bureau de poste** érigé en 1875; en face, est sis le restaurant Le National où deux représentants de la Compagnie des frères Lumière ont donné les premières représentations cinématographiques à Trois-Rivières, du 17 au 26 novembre 1896.

L'angle des rues Notre-Dame et des Forges est au cœur des activités commerciales: le magasin de la famille Balcer, la mercerie pour hommes Bondy et Beulac; la succursale de la **Banque d'Hochelaga** loge dans un bel édifice de



La rue Notre-Dame en direction ouest, vers 1890
 Vue en direction sud-ouest.
 À gauche: les commerces de P.-E. Panneton et P.-V. Ayotte.
Photo: Collection de la SCAP



Le bureau de poste en 1903
Photo: Collection de la SCAP



L'édifice Shortis, angle du Fleuve et du Platon
Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières

pierre de 1884; tout près, mais au sud sur la rue Notre-Dame, deux autres banques sont voisines de la librairie P.-V. Ayotte, l'imprimerie du journal *Le Trifluvien* fondé par Ayotte lui-même en 1888, et l'hôtel Windsor. Plusieurs petits commerces, ainsi que les hôtels Victoria et Dominion, ont pignons sur la rue du Platon. L'achalandage n'est pas moins grand rue du Fleuve par où arrivent la plupart des voyageurs. L'**édifice Shortis** montre son imposante masse depuis 1873. Il loge le service de la *Montreal*



L'hôtel Saint-Maurice, rue du Fleuve, en 1903
 Photo: P.-F. Pinsonneault, Collection de la SCAP



Le marché aux denrées vers 1905
 Photo: Collection de la SCAP



La rue des Forges, en direction du fleuve, vers 1900
 Source: Archives des Ursulines de Trois-Rivières, Album Ulric Dufresne

Telegraph Company ainsi que le prestigieux hôtel Saint-Maurice de L.-E. Dufresne.

La rue des Forges prolonge celle du Platon. Elle ne possède pas l'importance des rues Notre-Dame, Craig et du Fleuve. Toutefois, elle tire avantage de la grande activité autour du **marché aux denrées** dont le bâtiment fut construit en 1868. Si bien qu'elle est en voie de se tailler une place comme l'une des principales rues commerçantes avec les pharmacies Normand et Pelletier, les épiceries O. Carignan et Arthur Brunelle, des ateliers de tailleurs, deux bijouteries et quatre hôtels: Saint-Louis, Ville-Marie et Houde

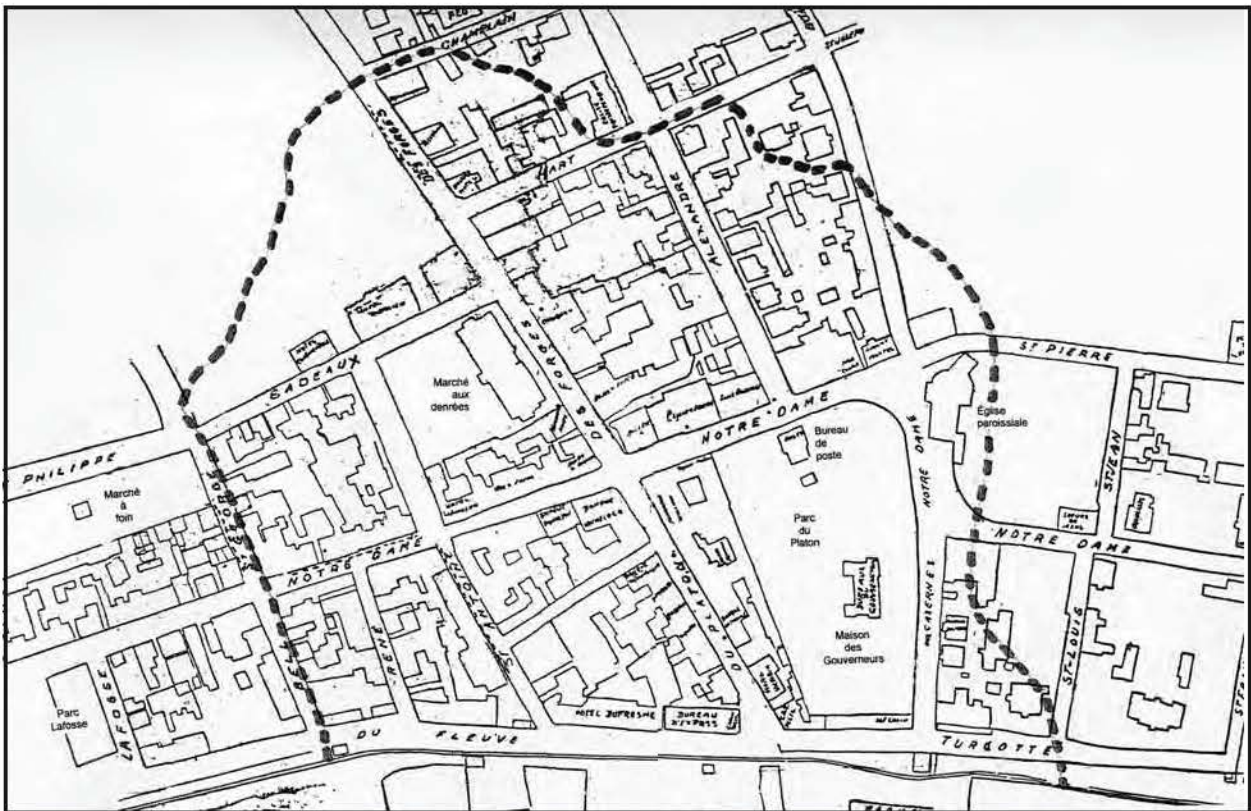
ainsi que Frontenac. La rue Badeaux tire également profit de sa proximité du marché aux denrées: l'illustre la présence des hôtels Richelieu et Commercial.

L'architecture de la ville est profondément marquée par cette mixité des fonctions institutionnelles, commerciales et résidentielles. De plus, comme l'automobile n'est pas encore populaire, le cheval se rencontre partout, servant plus particulièrement au transport des marchandises ou au déplacement des gens. Aussi, la façade d'un édifice comporte-t-elle fréquemment une porte cochère qui permet aux voitures d'accéder à une cour avec des dépendances: l'écurie, le hangar à foin et la remise pour le bois ou le charbon. Il n'est pas rare que le cheval doive partager l'espace avec une vache ou des animaux de la basse-cour; à l'occasion un cochon.

Dans l'ensemble, les édifices du quartier des affaires sont de pierre ou de brique, avec de solides fondations, coiffées d'un toit à pignon en bardeaux de bois. Ainsi, contrairement à la croyance populaire, seulement 16% des immeubles incendiés le 22 juin 1908 étaient en bois. Le feu se propagera principalement par les toits, ainsi que par les dépendances qui, elles, sont en bois.



La rue du Fleuve, angle du Platon, vers 1890
 Vue de la terrasse Turcotte.
 Photo: Collection de la SCAP



La zone sinistrée, 1908 - En pointillé, le tracé approximatif des limites du périmètre incendié.
 Source: Daniel Robert, d'après un plan publié dans *La Presse*, 23 juin 1908

LA COURSE DU FEU

Il est près de midi. La négligence d'un enfant est à l'origine du sinistre. Attisé par un fort vent du sud-ouest, l'élément destructeur se propage rapidement aux alentours, aux autres maisons de la rue Saint-Georges et de la rue Badeaux, vers le nord-est.

12 h 04

La brigade de pompiers de Trois-Rivières est appelée sur les lieux. Elle a pour chef de brigade Joseph Bellefeuille. Il n'a que sept pompiers réguliers sous sa direction. Le journaliste de *La Presse* donne la parole au chef Bellefeuille: « Déjà à notre arrivée, l'incendie faisait rage. Sur mes ordres, tous nos pompiers se mirent à l'œuvre sur divers points. Mais, moins d'un quart d'heure après, nous étions forcés de reculer (...). À un certain moment, nous vîmes que deux jets de nos boyaux allaient brûler aux bornes-fontaines. C'est alors que j'accourus et que je me rôtis les mains en cherchant à intercepter le cours de l'aqueduc ». Le maire de la ville, François-Siméon Tourigny, appelle des secours extérieurs par téléphone: Shawinigan, Grand-Mère, Québec et Montréal.

Les flammes continuent leur marche destructrice, se propageant de la rue Saint-Georges vers la rue Badeaux: une boutique de forge, l'hôtel Commercial de Louis-Napoléon Jourdain près de l'angle Saint-Antoine, et son voisin l'hô-

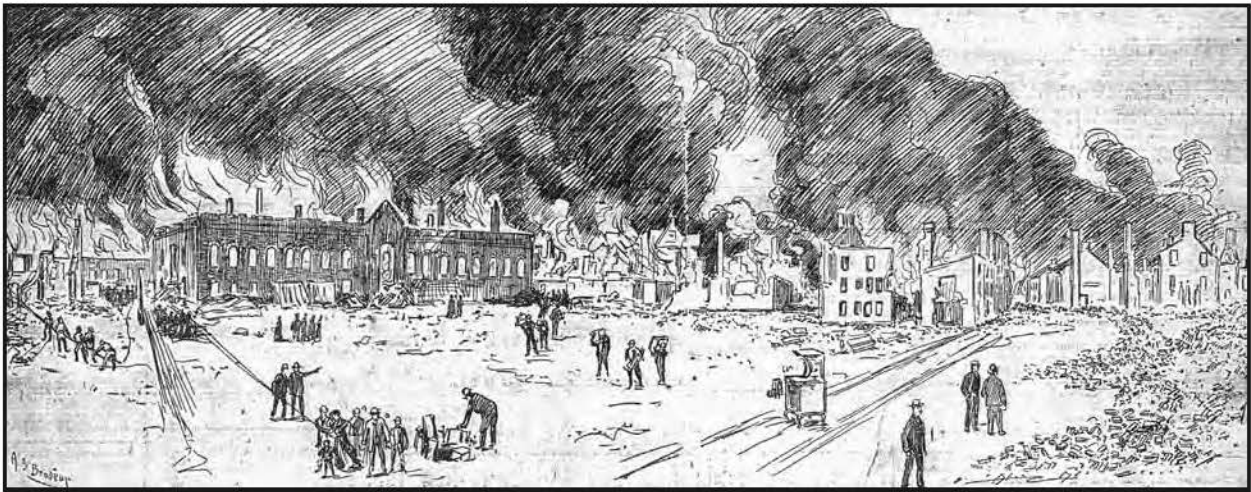
tel Richelieu, en face de la place du marché aux denrées, sont consumés. Le feu traverse ensuite du côté sud de la rue Badeaux et atteint les bâtiments de la rue des Forges: le magasin de fer de Beaudry et Blouin, l'établissement de la *Singer Manufacturing Company*. C'est ensuite au tour de l'hôtel Frontenac ouvert quatre ans auparavant et de l'édifice de la compagnie de téléphone Bell.

Deux constables de la compagnie *Canadian Pacific Railway*, employés à la gare ferroviaire, se joignent aux pompiers de la brigade, de même que des volontaires, des citoyens dont les propriétés ne sont pas en danger. Formant une chaîne, ils se passent de main en main les seaux d'eau.

14 h 00

Le centre du quartier des affaires ressemble à une mer de feu. Les pompiers ne peuvent circonscrire les flammes. Ils ne disposent que de six jets d'eau. Tous les boyaux sont reliés aux bornes fontaines, mais l'eau jaillit de tous côtés. Toutes les pompes fonctionnant en même temps, la pression d'eau est nettement insuffisante.

Le marché aux denrées est ensuite atteint. Du toit du marché, les étincelles virevoltent jusqu'au-dessus des bâtiments de la rue Notre-Dame. Les étables et les hangars



Le marché aux denrées et ses alentours en flammes
Illustration: La Presse (Montréal), 23 juin 1908.

bâties derrière les édifices de la rue des Forges sont rapidement rasés, et le feu s'attaque bientôt aux résidences de la rue Alexandre (Radisson).

Constatant que l'élément destructeur progresse rapidement vers l'angle des rues Notre-Dame et Bonaventure, trois prêtres de l'évêché, les abbés Louis-Arthur Dusablon, Henri Vallée et Louis Denoncourt, se précipitent dans l'église paroissiale Immaculée-Conception pour sauver ce qui peut l'être, principalement des œuvres d'art, vases sacrés et objets servant au culte: le retable du maître-autel, une peinture représentant «L'Assomption de la Vierge» du frère Luc (c.1676), trois autres tableaux du copiste québécois Joseph Légaré réalisés en 1822: «Le ravissement de saint Paul», «La vision de saint Roch» et «Saint Pierre en prison», ainsi que plusieurs belles pièces d'orfèvrerie.

15 h 00

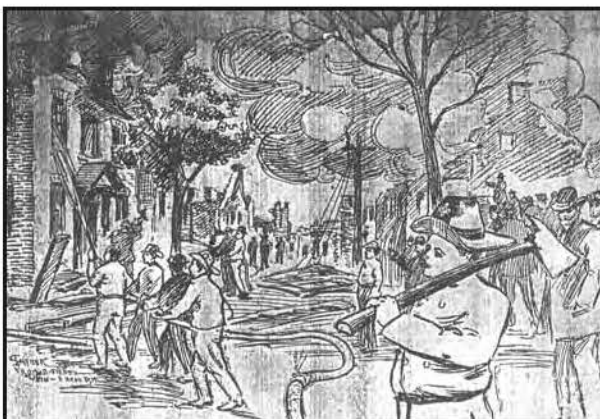
Les premiers secours extérieurs arrivent. Ils proviennent de Grand-Mère et ils sont sous la direction du maire de cette ville, P.-E. Grondin. Le contingent dirige alors ses



Les sinistrés s'enfuient devant les flammes en emportant quelques effets

Les hommes, les femmes et les enfants s'enfuient devant les flammes, emportant ce qu'ils ont pu sauver. Partout, les marchandises sont amoncelées. Les places publiques débordent d'effets de ménage et de meubles de toutes sortes sauvés du désastre.

Illustration: La Presse (Montréal), 23 juin 1908.

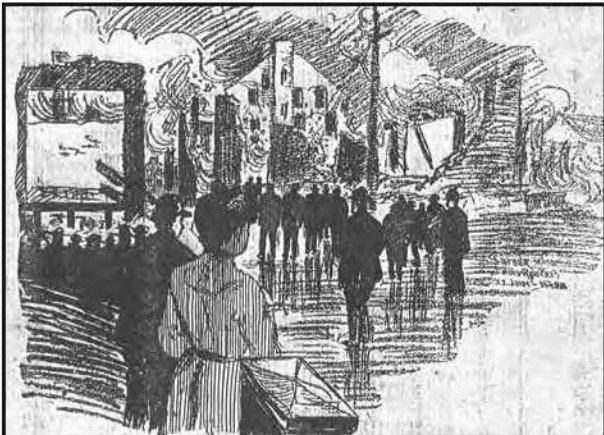


Le travail des pompiers et des volontaires
Illustration: La Patrie (Montréal), 23 juin 1908.

efforts du côté de la terrasse Turcotte. Puis en arrive un autre, de Montréal cette fois, formé de douze pompiers, sous le commandement du chef-adjoint Tremblay. Il se poste sur la rue Laviolette afin de protéger le palais de justice et les résidences de cette rue. À ce moment, les flammes lèchent les bâtiments en face du bureau de poste, rue Notre-Dame, près de l'angle Alexandre (Radisson). C'est là qu'est bâtie la résidence du chef de la brigade Joseph Bellefeuille. Quelques minutes plus tard, à 15 heures et trente, sa maison prend feu et disparaît peu à peu dans le brasier. Puis c'est au tour de la manufacture d'articles de cuir et de gants Balcer, un magnifique édifice de pierre occupé auparavant par le *Journal des Trois-Rivières*, situé à l'angle des rues Notre-Dame et Bonaventure, derrière l'église paroissiale. Le bureau de poste n'échappe pas aux flammes qui bientôt dévastent la maison des Gou-



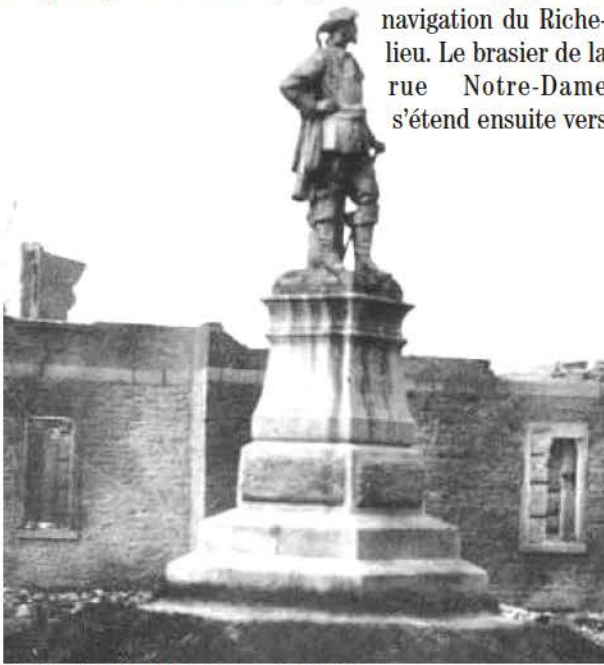
Les effets des sinistrés sont entassés dans les parcs
Des centaines de sinistrés trouvent refuge pour la nuit dans le parc Champlain, dans la salle de l'hôtel de ville convertie en asile, au manège militaire ou, encore, dans la Commune.
Illustration: A.S. Brodeur, La Presse (Montréal), 23 juin 1908.



La rue des Forges, angle Champlain, vers 23 h 30
Illustration: La Patrie (Montréal), 23 juin 1908.

verneurs qui sert de bureau des Douanes sur le Platon, ainsi que la vieille église paroissiale Immaculée-Conception et les résidences de la rue des Casernes, puis celles de la terrasse Turcotte. De là, le feu se dirige ensuite vers les quais pour brûler les propriétés de la Compagnie de

navigation du Richelieu. Le brasier de la rue Notre-Dame s'étend ensuite vers



le fleuve, au reste des rues Saint-Georges (jusqu'à Champlain) et Saint-Antoine, puis aux rues Champlain, René (Raymond-Lasnier), du Fleuve, Craig et du Platon.

D'autres secours arrivent encore, dirigés par le maire Burrill de Shawinigan; puis, voilà ceux du poste numéro 1 de Québec, sous la direction du capitaine Louis Talbot. La présence de quelques soldats du 85^e Régiment et du 11^e Régiment d'Argenteuil contribue aussi à faire obstacle à l'élément destructeur. Les soldats combattent les flammes comme de véritables pompiers.

17 h 10

Le feu s'en prend aux maisons du côté nord-est de la rue Bonaventure, près du manoir de Niverville. Les flammes chauffent même la façade de l'église méthodiste wesleyenne. Les pompiers décident d'abattre quelques maisons situées à l'arrière afin de créer un écran protecteur pour les bâtiments de la rue Laviolette.

18 h 00

L'incendie est presque sous contrôle. Mais, de partout, une fumée noire et âcre monte vers le ciel obscurci. À ce moment, les pompiers de Shawinigan, de Grand-Mère et de Québec se trouvent postés sur les quais, tandis que ceux de Trois-Rivières et de Montréal protègent les rues Hart, Bonaventure et Laviolette.

19 h 00

L'élément destructeur est enfin sous contrôle, mais le brasier n'est pas éteint pour autant.

23 h 30

Les flammes achèvent de détruire l'hôtel Frontenac, rue des Forges. Tard dans la nuit, le ciel est encore illuminé par les flammes qui s'élèvent des ruines. Les pompiers montent la garde près de leurs pompes; le vent n'est pas encore tombé et l'on craint une reprise de la conflagration. La statue du fondateur de Trois-Rivières, Laviolette, restée seule debout au milieu des ruines, monte la garde elle aussi.

Le monument de Laviolette sur le Platon

Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières, FN-0064-13-02



Vue générale de la zone sinistrée, partie nord-est

Photo prise du toit de l'école Sainte-Ursule (Académie De La Salle), rue Saint-Pierre.

À gauche: la rue Notre-Dame et l'arrière de l'église paroissiale. Au centre: la rue Bonaventure.

Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières



Vue générale de la zone sinistrée, partie sud-ouest

Photo prise du toit de la manufacture de meubles Gélinas, angle Notre-Dame et Bell (Saint-Georges).

Au centre: la rue René (Raymond-Lasnier); en haut: les rues Saint-Antoine et du Fleuve.

Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières

DIVERSES VUES DE LA ZONE SINISTRÉE

- a) la rue Bonaventure
- b) la rue du Platon vue de la rue du Fleuve
- c) la rue Notre-Dame
- d) la rue Alexandre (Radisson)
- e) la rue Saint-Antoine

- f) la rue du Platon vers la rue du Fleuve
- g) la rue du Fleuve
- h) la rue Notre-Dame
- i) les rues Champlain et des Forges vues de la caserne de pompiers n° 1

Photo: P.-F. Pinsonneault, Archives nationales du Canada et Collection de la SCAP

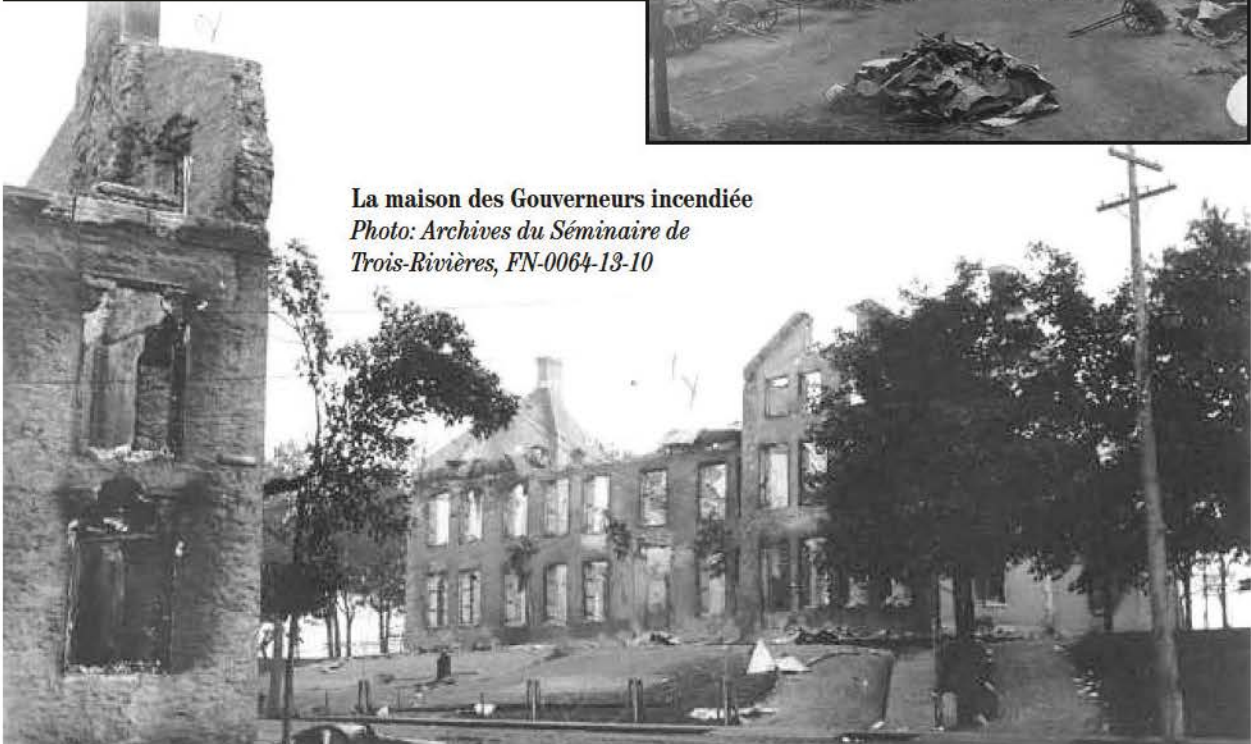




Les ruines de l'église paroissiale

Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières, FN-0064-13-06

La rue Hart après l'incendie
À l'extrême-gauche: l'église presbytérienne
St. Andrew (angle Alexandre), sauvée du sinistre.
*Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières,
FN-0064-15-24*



La maison des Gouverneurs incendiée

*Photo: Archives du Séminaire de
Trois-Rivières, FN-0064-13-10*



Les ruines du marché aux denrées

Vu de la rue Saint-Antoine, angle Badeaux. À l'arrière-plan: la rue des Forges.

Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières, FN-0064-13-09

— MESURES D'URGENCE ET MESURES TEMPORAIRES —

Procurer les premiers secours à la population placée sous leur responsabilité incombe aux élites politiques municipales et gouvernementales. Assurer la continuité des services privés aux habitants relève des activités d'échanges et de commerce pratiquées par l'entreprise privée. Dès le 23 juin, tous se mettent à l'œuvre.

Tôt cette journée-là, le maire Tourigny convoque une assemblée à laquelle assistent l'évêque et son vicaire général, les deux députés, le commandant du Régiment de Trois-Rivières. Deux actions leur semblent prioritaires: apporter une aide immédiate aux sinistrés, particulièrement en ce qui a trait au logement, et voir à la protection des personnes contre l'effondrement des ruines. Prendre connaissance de l'ampleur des dégâts ne l'est pas moins. Ils confient ce rôle à une Commission d'inspecteurs composée d'un conseiller municipal, du surintendant de la Ville, d'un architecte et d'un entrepreneur. Outre l'inspection de la zone incendiée, elle se chargera de sécuriser les endroits dangereux car, au petit matin, l'ouvrier Joseph Métivier est tué instantanément lorsqu'un mur de pierre s'écroule sur lui. Il est la seule victime humaine de l'incendie.

Dans les jours qui suivent la catastrophe, 200 à 300 hommes travaillent de tous côtés au déblaiement des ruines qui menacent la sécurité des citoyens. Les murs des bâtisses en béton sont restés intacts, tandis que presque tous les bâtiments en pierre de taille et en brique se sont écroulés. Dans le cours des travaux, des surprises se produisent: le vendredi 26 juin, le coffre-fort d'un bijoutier est

déterré intact; mais, à l'intérieur, tous les bijoux sont fondus! De tous les coffres-forts, en effet, très peu ont résisté à l'épreuve. Par contre, les voûtes de sûreté ont bien protégé les valeurs de leurs propriétaires. Il n'est pas non plus recommandé de faire une promenade dans les rues: la veille du feu, un épicier en gros et détail de la rue Badeaux avait reçu pour 3 000 \$ de mélasse, de sucre et de whisky, ce 23 juin la rue s'est changée en un ruisseau de mélasse.

L'aide aux sinistrés prend diverses formes. Des vivres et des couvertures sont distribués sur-le-champ. Un fonds de secours est créé et un comité est mis sur pied pour recevoir les contributions. Un mois plus tard, il aura reçu 2 231,50 \$. Le 25 juin, les évêques de Trois-Rivières et de Montréal prescrivent une quête spéciale dans toutes les églises de leur diocèse. Un commerçant demande au Conseil municipal l'autorisation de construire une bâtisse temporaire en bois, dans un coin du parc Champlain, où il pourra « donner à manger aux étrangers et aux citoyens dont les places d'affaires sont éloignées de leurs résidences privées ». La Ville de Trois-Rivières demande à la Compagnie de navigation du Richelieu d'amarrer le « Trois-Rivières » au quai afin qu'il serve d'« hôtel flottant » pendant quelques jours, car il ne reste plus que deux petits hôtels près de la gare ferroviaire, sur la rue Champflour. D'autres bateaux viennent s'amarrer aux quais: le « Glacial », le « Sorel », le « *Spray* ».

La viande est rare, mais le pain, le beurre, le lait et les légumes ne manquent pas. Un bateau arrive de Montréal



Le bureau de poste temporaire

Sur la place d'Armes, en face du manoir de Tonnancour.

À sa droite: édifice à porte cochère érigé vers 1880, sauvé du feu de 1908 et incendié en novembre 2003.

Photo: Collection du Ministère de la Culture et des Communications

dans la nuit du 25 au 26 juin, apportant des denrées alimentaires et des matériaux de construction. Le Conseil de Ville demande aux marchands d'aller se loger momentanément dans l'aréna Laviolette, sur la rue Saint-François-Xavier. Ils choisissent plutôt d'occuper la place du marché à foin. Ils louent des tentes et continuent de tenir comptoir en attendant la reconstruction de leurs immeubles. Le journal *Le Canada* du 26 juin écrit: « Les bouchers ont déjà fixé leurs étaux sur le marché à foin et, ci et là, nous voyons s'élever parmi les ruines des constructions temporaires où les gens pourront reprendre leurs affaires » (*Le Canada*, 26 juin 1908). À la gare, les wagons de marchandises, provenant de toutes les parties du pays, encombrant bientôt les voies.

Le choc passé, place à l'action et aux services: le bureau de poste est installé dans l'hôtel de ville. Un petit bâti-

ment sera ensuite construit sur la place d'Armes. La conflagration a réduit à néant les moyens de communication: ni téléphone, ni télégraphe, ni journal. Le 29 juin, le surintendant des télégraphes de la *Canadian Pacific Railway Company* et un employé de la *Dominion Express Company* sont à Trois-Rivières afin de choisir un emplacement où ils mettront sur pied des bureaux provisoires. Le représentant du journal *Le Soleil* fait son travail sous deux tentes dressées dans le parc Champlain transformé en grand bazar. Les besoins de consommation sont considérables. Les commerçants et les banquiers sont là pour les satisfaire. La Banque d'Hochelaga achète une propriété, à l'angle des rues Royale et des Volontaires, et ouvre sa succursale, tandis que le banquier Panneton transporte son bureau d'affaires dans sa résidence, au 38 rue Bonaventure. Les marchands ambulants affluent de toutes parts. Ils anticipent des affaires en or. La municipalité voit là une source de taxation: le permis passe de 50\$ à 200\$. Quant à la plupart des commerçants trifluviens, ils vont s'établir en périphérie de la zone incendiée, principalement sur les rues Champlain, Royale, des Volontaires, Bonaventure et Sainte-Marie. « Près des deux-tiers des marchands sont déjà installés et ont commencé leurs affaires. Toutes [ces] rues sont tendues d'enseignes en coton; on se croirait à la veille d'une procession », lit-on dans *Le Canada* du 30 juin. Lors de sa séance du 29, la mairie permet à la société Drolet et Lassonde, le plus gros établissement commercial de Trois-Rivières, d'occuper temporairement des locaux dans l'école Saint-Philippe. Le service de la restauration n'est pas en reste: le « Château Laviolette », abrité dans l'ancienne résidence du greffier de la paix, sert plus de 800 repas en une seule journée.



Musée
québécois de culture
populaire

Du 27 mai 2005
au 21 mai 2006

centre-ville Trois-Rivières 819.372.0406
www.culturepop.qc.ca

Dans le cadre d'une exposition territoriale thématique
du regroupement Médiat-Muse www.museesenfeu.com

Le MQCP est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

AU FEU!

PROFESSION : **POMPIER**

Ne manquez pas nos 7 autres expositions!



La rue des Forges en reconstruction

Vue de la rue Notre-Dame, en direction de la rue Royale. Photo: Collection de la SCAP

La reconstruction

L'ampleur de la dévastation est telle que le découragement a dû gagner plus d'un Trifluvien qui a beaucoup, sinon tout perdu dans le sinistre. Parmi eux se comptent bon nombre de propriétaires qui sont peu ou pas du tout assurés contre le feu. Un journaliste de *La Patrie* écrivait le 23 juin: « Les propriétaires ruinés sont désespérés. On voit des hommes d'affaires qui n'avaient assuré leurs biens que pour le tiers de leur valeur, vous répondre (avec) les larmes aux yeux, ne pouvant retenir leur émotion. ». C'est le cas du propriétaire de l'hôtel Saint-Louis sur la rue des Forges: ses pertes s'élèvent à près de 55 000 \$ alors que ses assurances ont une maigre valeur de 14 000 \$. De son côté, la municipalité a un rôle de premier plan à jouer. Elle commence par répondre aux besoins les plus urgents par des mesures ponctuelles. Il lui revient maintenant de garantir l'avenir par la planification de la reconstruction de la ville. Le maire lance un défi: « La ville sera entièrement relevée de ses cendres et reconstruite d'ici deux ans. Ce sera alors une ville plus considérable et beaucoup plus belle que celle qui vient d'être si sérieusement ravagée par les flammes (...). Là où de vieux édifices ont été détruits s'élèveront de nouvelles constructions édifiées d'après les plans les plus modernes. Le désastre a été un dur coup pour nous, mais ce sera peut-être finalement un

bien pour la ville. Nous essaierons maintenant de faire de Trois-Rivières une cité moderne », peut-on lire dans *L'Écho des Bois-Francs*, du 4 juillet. Vision optimiste dont on peut voir si elle se concrétisera.

Dans le passé, des citoyens n'avaient pas manqué de souligner les multiples inconvénients, de toutes sortes d'ailleurs, qu'ils rencontraient dans la ville. Maintes fois, ils se sont plaints de l'étroitesse des rues du Platon et Notre-Dame, plus particulièrement. De son côté, la Compagnie de navigation Richelieu et Ontario demande à la Ville de niveler la rue du Platon car la pente que l'on trouve à cet endroit « constitue un obstacle considérable au charroyage (sic) des marchandises ». La requête est bientôt appuyée par les commerçants de cette rue.

Les réactions de la mairie ne se font pas attendre. Dès le 30 juillet 1908, l'ingénieur de la Ville fait publier dans *Le Nouveau Trois-Rivières* la liste des parties de lots expropriées pour permettre l'élargissement des rues. Les superficies expropriées totalisent 32 889 pieds. Les rues Notre-Dame, du Platon et des Forges seront élargies à 66 pieds, les rues Badeaux, Hart et Alexandre – ce qui ne fait pas l'affaire de ses résidents qui, font-ils valoir, « n'est pas



La rue Notre-Dame en reconstruction, vue en direction ouest

Au centre: la manufacture de meubles C.P. Gélinas, à l'angle Saint-Georges, qui n'a pas été incendiée.

Photo: Collection de la SCAP



La rue Notre-Dame en reconstruction

Photo: Collection de la SCAP



La rue des Forges en reconstruction

Vue de l'angle Champlain, en direction du fleuve. À droite: le nouvel hôtel Frontenac reconstruit d'après des plans de Daoust et Lafond. Neuf ans plus tard, en 1919, l'édifice sera acquis par un Américain, Tommy Trow, qui le transformera en salle de cinéma: l'« Impérial ». L'édifice sera complètement incendié en 1982.

Photo: Collection de la SCAP

une rue commerciale, ni destinée à le devenir » - à 50 pieds, afin de répondre aux besoins d'une vie urbaine plus intense. Les trottoirs de bois seront remplacés par des trottoirs en ciment.

Le nouveau tracé des rues arrêté, la Ville de Trois-Rivières peut alors accorder des permis de construction. Préalablement, elle apporte de nombreux changements à ses règlements: types de matériaux, nombre d'étages, drainage, etc. Le procès-verbal d'une assemblée des citoyens de Trois-Rivières du mercredi 5 août fournit les précisions: les bâtisses « devront être construites en pierre, en brique, en béton ou lambrissées de ces matériaux, être à toit plat, égouttant à l'intérieur ou à l'arrière des dites bâtisses et les couvertures devront être en matériaux non combustibles et à l'épreuve du feu ». De plus, les édifices commerciaux seront séparés les uns des autres par des murs de pierre ou de brique; un gabarit architectural est imposé.

Les normes et les règlements adoptés, qu'en est-il maintenant du rythme de la reconstruction. Peu d'édifices sont reconstruits en 1908: un à l'angle des rues du Platon et Craig pour loger le magasin de chaussures de Louis O.

Dassylva (occupé présentement par la boutique *Top Mode*), un autre sur la rue Notre-Dame (*Le Colimaçon*), un autre encore sur la rue Saint-Antoine (restaurant *Le Saint-Antoine*). À la fin de l'année noire, la Ville de Trois-Rivières projette d'ouvrir un marché public, beaucoup plus au nord, dans le quartier Notre-Dame, suivant en cela la recommandation de l'ingénieur de la Ville, John Bourgeois. Dans une lettre qu'il adressait au Conseil municipal, le 26 juin, il écrivait: « Je considère que le marché aux denrées doit disparaître pour faire place à des établissements de commerce. Pourquoi, en effet, un marché dans le centre des affaires (...) ? Nous avons là un terrain (qui) constituera une propriété de grande valeur (...). Et si l'on tient



... Avec les
hommages
du Conseil municipal



Yves Lévesque
Yves Lévesque, Maire de Trois-Rivières

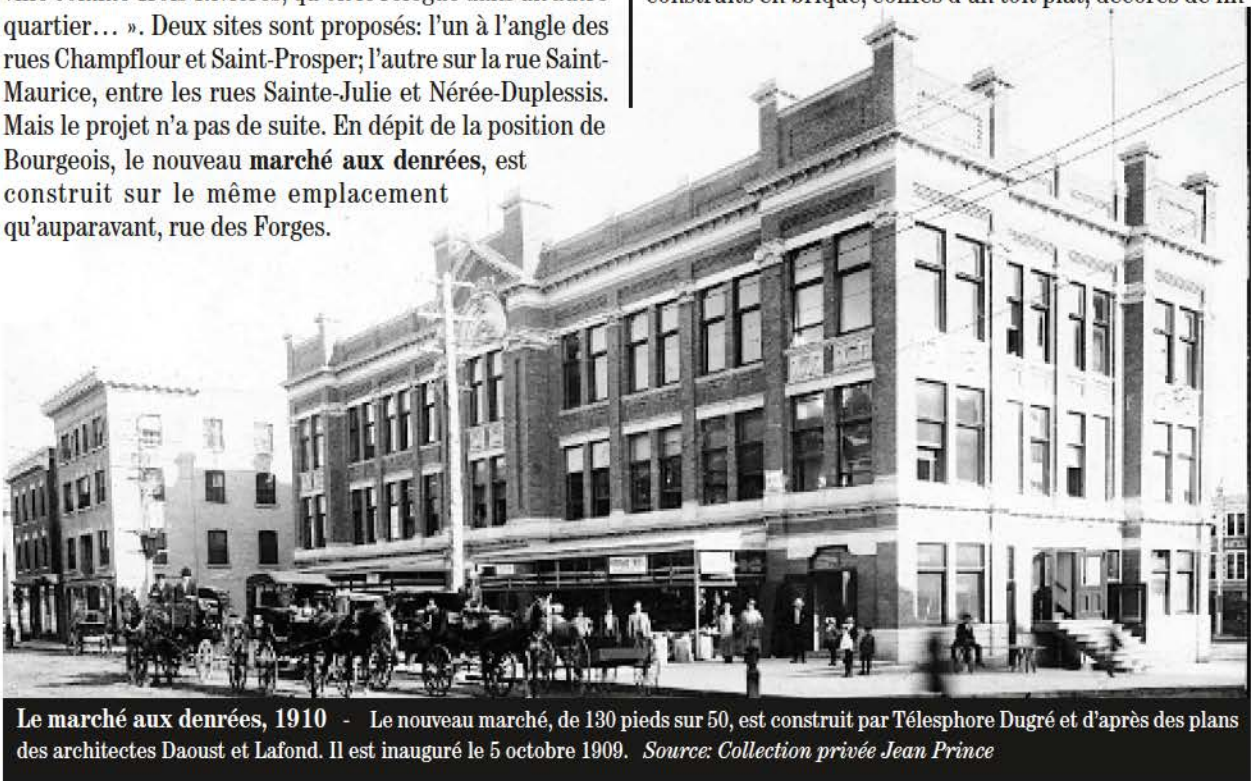


La rue Saint-Antoine, angle Badeaux, en reconstruction
 À droite: l'hôtel Commercial (plus tard: Saint-Maurice).
Photo: Collection de la SCAP



La rue des Forges, angle Hart, en reconstruction
Photo: Collection de la SCAP

absolument à cette anomalie qu'est un marché dans une ville comme Trois-Rivières, qu'on le relègue dans un autre quartier... ». Deux sites sont proposés: l'un à l'angle des rues Champflour et Saint-Prospère; l'autre sur la rue Saint-Maurice, entre les rues Sainte-Julie et Nérée-Duplessis. Mais le projet n'a pas de suite. En dépit de la position de Bourgeois, le nouveau **marché aux denrées**, est construit sur le même emplacement qu'auparavant, rue des Forges.



Le marché aux denrées, 1910 - Le nouveau marché, de 130 pieds sur 50, est construit par Téléspore Dugré et d'après des plans des architectes Daoust et Lafond. Il est inauguré le 5 octobre 1909. *Source: Collection privée Jean Prince*

La fièvre de la reconstruction sera grande au cours des deux années suivantes. Rien de moins étonnant si on considère que l'Assemblée législative du Québec adopte une loi qui autorise la Ville de Trois-Rivières à emprunter un demi-million de dollars qu'elle pourra prêter aux victimes de la conflagration pour la reconstruction. Un règlement du Conseil stipule que les emprunteurs « devront commencer leurs constructions dans le cours de l'année 1909 et avoir terminé le 1^{er} mai 1910 ». Les effets de ces décisions se font vite sentir. Ainsi, en 1909, Arthur-Jean-Baptiste Robert, de Berthier, avec l'aide de son beau-frère, le projectionniste ambulancier Hilaire Lacouture, de Sorel, ouvre la salle de théâtre Bijou sur la rue des Forges; cette salle deviendra la première véritable salle commerciale de théâtre et de cinéma à Trois-Rivières. Quatre ans plus tard, en 1913, Robert fera construire une nouvelle salle sur la rue des Forges, face à la rue Hart: le théâtre Gaieté. D'autres salles de cinéma muet ouvrent bientôt leurs portes, dont *Le Casino* sur la rue du Platon, en 1910. La même année, J.-A. Tessier, futur maire de Trois-Rivières, reconstruit l'hôtel **Frontenac** à l'angle des rues des Forges et Champlain. Tout près, un nouvel hôtel **Dufresne**, propriété de J.-Arthur Dufresne, est ouvert sur la rue des Forges, entre les rues Champlain et Royale.

Certes, le maire de Trois-Rivières s'est trompé, mais de peu, compte tenu de la taille de l'entreprise, car en 1912, soit à peine quatre ans après la grande conflagration, le centre-ville de Trois-Rivières est à nouveau animé. Ainsi rebâti dans un court laps de temps et par un nombre très restreint d'architectes et d'entrepreneurs, le quartier présentera une grande homogénéité architecturale. « Des rangées continues de bâtiments de trois ou quatre étages, construits en brique, coiffés d'un toit plat, décorés de lin-



Le nouvel hôtel Dufresne, rue des Forges, vers 1925

Érigé entre les rues Champlain et Royale, propriété de J.-Arthur Dufresne, il sera complètement détruit par un incendie le 3 janvier 1932.
 Photo: A. Héroux, Collection privée Jean Prince



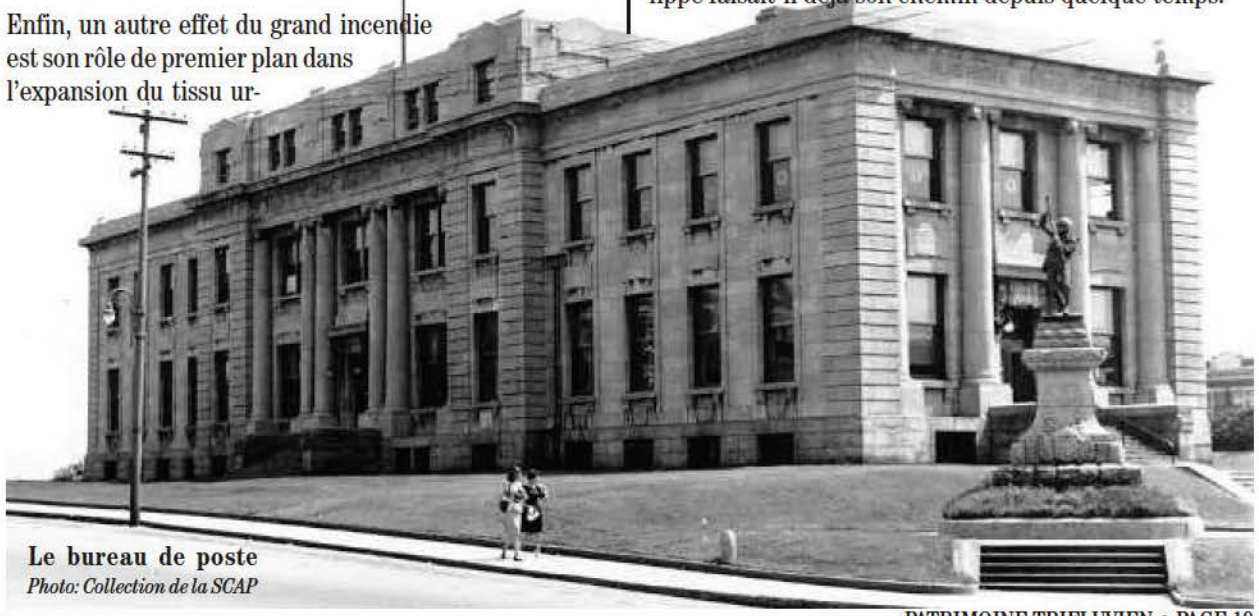
Le monument du Sacré-Cœur vers 1915

Photo: Collection privée Jean Prince

teaux de fenêtres, de corniches et d'encoignures témoignent de la popularité de l'éclectisme victorien à cette époque » (Commission des biens culturels du Québec, *Étude de caractérisation de l'arrondissement historique de Trois-Rivières*, 2005).

Donc, au mois de juin 1913, le chantier du centre-ville n'est pas tout à fait complété car il subsiste des emplacements encore déserts, notamment celui où sera construit le **bureau de poste**, en 1918. Néanmoins, de façon symbolique, on désire mettre un point final à ce triste chapitre du feu de 1908 par l'inauguration du monument du Sacré-Cœur, sis à l'angle des rues Notre-Dame et Bonaventure, sur l'emplacement de l'ancienne église paroissiale de l'Immaculée-Conception.

Enfin, un autre effet du grand incendie est son rôle de premier plan dans l'expansion du tissu ur-



Le bureau de poste
 Photo: Collection de la SCAP



La rue des Forges en 1910

Vue de l'angle Champlain, en direction du fleuve.
 À gauche: l'édifice de Drolet et Lassonde; à droite: l'hôtel Frontenac.
 Photo: P.-F. Pinsonneault, Collection de la SCAP



La rue des Forges en 1910

Vue en direction du fleuve. Photo: P.-F. Pinsonneault, Collection de la SCAP

bain vers l'ouest et vers le nord de la ville. Dès le 26 juin, il est décidé de ne pas reconstruire l'église paroissiale Immaculée-Conception; on choisit plutôt d'en bâtir une dans le quartier Saint-Philippe désormais érigé en paroisse. Il est vrai que déjà au début du XX^e siècle, le quadrilatère formé des rues du Fleuve, Saint-Georges, Royale et Gervais était parsemé de petites manufactures et d'ateliers auxquels se mêlaient les résidences. Aussi, le projet de fondation d'une nouvelle paroisse dans le quartier Saint-Philippe faisait-il déjà son chemin depuis quelque temps.



La rue Notre-Dame vers 1935

La Banque Provinciale (angle des Forges); au centre: la librairie P.-V. Ayotte et le magasin à rayons J.-L. Fortin; à droite: le magasin Blais et Frère.

Photo: Collection de la SCAP



La rue du Platon vers 1912

Vue de l'angle Notre-Dame, en direction du fleuve.
À gauche: la Banque Provinciale (angle des Forges);
au centre, à l'arrière-plan: l'hôtel Victoria;
à droite: l'édifice Dassyva (angle Craig).

Photo: Collection de la SCAP

UN COMBAT INÉGAL

Les journalistes s'interrogèrent sur la propagation de l'incendie. Celui du journal *La Patrie* nota que le service de protection dont la ville était équipée était nettement insuffisant car il ne possédait pas « de véritables pompes à incendie, mais seulement des appareils en tenant lieu au moyen des bornes-fontaines placées ici et là dans les rues ». Est-ce à dire que Trois-Rivières accusait un retard dans la modernisation de ses moyens de lutte contre le feu ? Qui les mettait en action ? Tentons de faire le point là-dessus en jetant un regard rétrospectif sur les outils dont disposaient les Trifluviens de cette période et antérieurement.

La brigade d'incendie

À la fin du XVIII^e siècle, la « Société du feu » réunissait la classe dirigeante et les principaux notables en compagnies de pompiers volontaires. L'organisation était calquée sur le modèle militaire, chacune ayant sa pompe. En 1854, par exemple, la Compagnie du feu « Equitable », dont la devise était « Zèle et activité », était alors composée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un ingénieur, d'un secrétaire-trésorier et de quatre conducteurs (« foremen ») ou chefs de section: (1) à la section des tuyaux, (2) à la section du suçoir, (3) à la section du bras de l'arrière et (4) à la section du bras de l'avant. Chacun des quatre conducteurs disposait d'une équipe de soutien de 5, 5, 11 et 12 hommes. Lorsqu'un incendie prenait des proportions alarmantes, les citoyens se joignaient aux pompiers volontaires et aux charretiers pour aider à contenir le sinistre. Ils formaient une chaîne, ils se passaient d'un à l'autre des seaux de cuir ou de bois remplis d'eau à partir des réservoirs jusqu'au bâtiment en flamme. Les pompiers avaient parfois l'aide d'un petit groupe de sapeurs, souvent des militaires, qui, munis de cordes, d'échelles, béliers à main, crochets de fer, haches, pics, pelles et autres outils, se-

condaient les pompiers dans la démolition des bâtiments en flamme. Une compagnie de sapeurs fut dûment organisée à Trois-Rivières en mai 1870. C'est par une résolution datée du 30 avril 1877 que le Conseil municipal de Trois-Rivières mit sur pied une « Brigade de police et de feu » permanente sous la direction d'un chef et composée de six policiers-pompiers: un sergent et cinq constables, en plus d'un employé surnuméraire qui agissait comme assistant-constable et pompier. Les effectifs variaient cependant selon les années.

Les équipements

Avant la mise en service du premier réseau d'aqueduc, en 1872, l'eau nécessaire pour combattre un incendie devait évidemment être transportée sur le lieu du sinistre par les habitants qui se servaient de seaux en cuir ou en bois. À la fin du XVIII^e siècle, le juge Pierre-Louis Deschenaux fit fabriquer deux douzaines de ces seaux en cuir, à Québec, pour les besoins de la ville de Trois-Rivières.



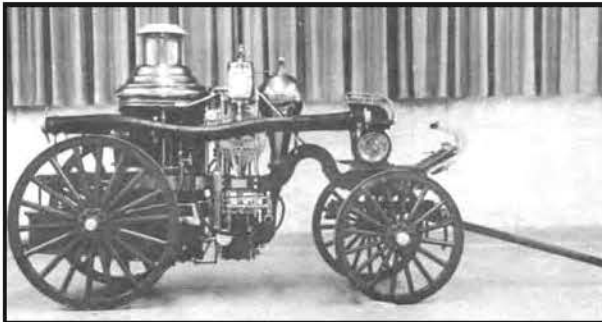
Pompe à bras, 1856

Photo: Collection de la SCAP

Actionnées à bras d'hommes, des « pompes » servaient à propulser l'eau sur le brasier à l'aide de tuyaux. Elles étaient gardées dans de petites cabanes – postes d'incen-

die – localisées en des points stratégiques de la ville. Les pompes étaient montées sur roues et tirées à bras d'hommes ou par des chevaux. Selon Benjamin Sulte, la première, une pompe à bras – à action manuelle – fut commandée à la compagnie Phoenix en Angleterre et arriva dans le port trifluvien le 16 octobre 1797. Elle fut placée dans un édifice en pierre situé au bas du Platon, érigé treize ans plus tôt pour servir de corps de garde. Il arrivait parfois que les attelages de pompiers soient escortés d'un dalmatien, ce chien dressé que les chevaux distinguaient facilement à sa robe blanche tachetée de noir et qui les protégeait des autres chiens.

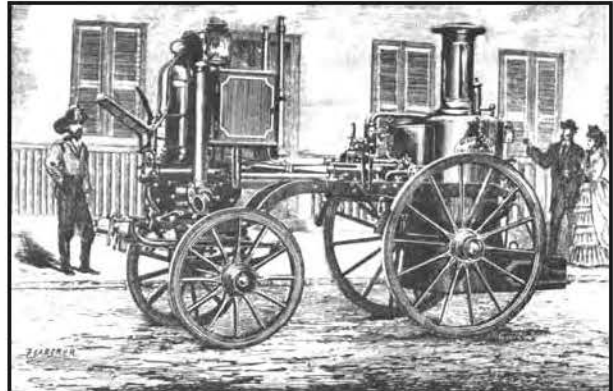
Alertés par une cloche qu'un feu venait d'éclater, les charretiers accouraient sur le lieu du sinistre avec un tonneau d'eau. Vers 1860, le premier arrivé recevait une prime de 2\$, le second 50 cents. Le suçoir d'une pompe était alors plongé dans le réservoir d'un charretier et l'eau était aspirée jusqu'à épuisement. Une fois le tonneau vide, le charretier allait le remplir au fleuve et retournait ensuite sur le lieu du sinistre. Il recevait 12 cents pour chaque tonne d'eau additionnelle.



Pompe à vapeurs, c. 1870
Photo: Collection de la SCAP

La Ville de Trois-Rivières se munit ensuite de quatre pompes actionnées à la vapeur. Beaucoup plus efficaces, elles demandaient aussi beaucoup plus d'entretien et étaient peu fiables. La pompe n° 1 de Trois-Rivières se trouvait toujours au bas du Platon abrité dans une «*Engine House*», tout près, sur l'emplacement de l'ancien presbytère paroissial. La pompe n° 2 se trouvait derrière la cathédrale et la pompe n° 3, pour le bas de la ville, était située à l'angle nord-est du parc Lafosse. Mais ce poste était disparu en 1896. Enfin, la pompe n° 4, appelée «*La Mouche à feu*», se trouvait sur la rue des Forges, en face du marché aux denrées. Elle pouvait, disait-on, cracher de l'eau par-des-

sus le coq du clocher de l'église paroissiale! En 1864-1865, quatre réservoirs d'eau d'une capacité d'environ 60 tonnes furent enfouis, plus ou moins à proximité des pompes à incendie. Dès lors, il était plus rapide d'en tirer l'eau que d'aller la chercher au fleuve. Ils furent utilisés pendant une dizaine d'années pour être ensuite retirés.



Pompe à vapeur, 1872
Photo: *L'Opinion publique*, 9 janvier 1873

Entre-temps, en 1871, le Conseil municipal s'était tourné vers l'entreprise privée pour régler la question de l'adduction d'eau, mesure capitale pour améliorer la santé et la sécurité publique. L'année suivante, la *Compagnie d'aqueduc des Trois-Rivières* mit en service un premier réseau construit en bois. Mais le fonctionnement de ce réseau était très déficient et irrégulier, et cette tentative s'avéra infructueuse. Peu après, la Ville de Trois-Rivières reprit en main le projet. Un nouveau réseau, sous complète juridiction municipale, fut donc construit.

En 1875, la Ville fit fabriquer 50 bornes-fontaines par Pierre-Arsène Robichaud et Alexander McKelvie. En 1876, une station de pompage bâtie sur la rive ouest de la rivière Saint-Maurice, face à l'île Saint-Quentin fut mise en service. Les pompes de cette station fonctionnèrent à la vapeur jusqu'en 1905, puis à l'électricité. L'aqueduc permettait alors aux pompiers de raccorder leurs boyaux ou leurs pompes directement aux bouches d'eau ou bornes d'incendie placées le long des rues. Évidemment, le système de transport de l'eau par charretiers fut abandonné. Autre innovation, en 1876, la Ville de Trois-Rivières mit aussi en place un «*système de télégraphe d'alarme*», c'est-à-dire un réseau de boîtes d'alarme fonctionnant à l'électricité, afin de réduire le délai d'intervention des pompiers. Il suffisait d'appuyer sur un bouton pour qu'un si-



Pour retracer notre parcours collectif

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
UQTR
WWW.UQTR.CA



La station de pompage de Trois-Rivières en 1896
Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières

gnal électrique soit transmis par télégraphe au chef du service d'incendie et au bureau de l'aqueduc. La même année fut inauguré un nouveau poste d'incendie, plus grand et plus moderne, sur la rue Champlain, en face de la serre municipale et juste derrière l'hôtel de ville, sur l'actuelle place Alphonse-Piché.



Caserne d'incendie n° 1 sur la rue Champlain, vers 1880.
Photo: Collection privée Gaétan Provencher

Un « Inventaire [des biens] des Départements du feu et de la police », signé par le chef de police Joseph Bellefeuille le 2 janvier 1908, permet de constater que les équipements, outre ceux de la caserne (poêle à bois, couchettes, draps, oreillers, tables, chaises, etc.), comportent notamment: une voiture d'échelles, deux chevaux, 4200 pieds de tuyaux de divers types (dont 950 en caoutchouc et 850 en toile), trois dévidoirs sur roues et trois autres sur patins, neuf lances («Hose Pipe»), 14 seaux en cuir, sept extincteurs chimiques et divers outils. Enfin, au printemps de 1908, le Conseil municipal de Trois-Rivières envisage de construire une deuxième caserne d'incendie, à l'angle des rues Laviolette et Saint-Maurice, afin de répondre aux besoins de la *Wabasso Cotton Co. Ltd.* qui commence la construction d'une importante manufacture de textile. Selon *La Patrie*, le maire de Trois-Rivières profite

de l'occasion pour demander au Conseil de voter les sommes nécessaires à l'achat de nouvelles pompes et d'appareils de sauvetage en cas d'incendie, mais la majorité des conseillers s'oppose à sa demande.

La grande catastrophe fait prendre conscience aux autorités municipales de la nécessité d'accélérer le processus de modernisation des équipements contre le feu et de réorganisation de son « Département du feu ». Déjà en août 1908, les autorités de la Ville de Trois-Rivières songent à remplacer les pompes américaines « *Waterhouse* » et acquérir des pompes anglaises « *Merryweather* », comme celles qui sont utilisées à Montréal depuis 25 ans. Répondant à un appel d'offres de la Ville, les manufacturiers de voitures T. Lymburner, et Edmond Bellefeuille s'engagent à construire une « voiture à boyaux », suivant le modèle de Verdun, avec échelles sur chaque côté. Puis, la Ville décide enfin de construire cette deuxième caserne de pompiers dans le quartier Notre-Dame. Le feu dévastateur du quart de la ville avait convaincu les propriétaires de la manufacture à demander instamment plus de protection « dans cette partie de la Cité où la construction nouvelle est considérable... » (*Le Nouveau Trois-Rivières*, 24 mai 1912, p. 10). Une première caserne est ouverte en 1912 dans une maison en bois. Deux ans plus tard, en 1914, apparaît l'édifice de brique qu'on connaît.



La caserne de pompiers n° 2 vers 1925
Photo: Collection de la SCAP

Il y avait encore à faire car, encore au début de 1913, la Ville de Trois-Rivières disposait de neuf boîtes de « télégraphe d'alarme », toutes privées, sur son territoire. Bientôt, les compagnies d'assurances, comme la *Canadian Fire Underwriters Association*, contraignent les autorités municipales à reconnaître l'inefficacité de ce système et à en adopter un nouveau beaucoup plus efficace, celui des boîtes d'avertisseur reliées à toutes les casernes d'incendie et au bureau de l'aqueduc. Constitué d'abord de 34 boîtes installées principalement dans le centre-ville, leur nombre augmenta par la suite.

RÉACTIONS

• En l'absence de l'évêque, le curé de la ville, M^{gr} Jean-Baptiste Comeau, accompagné du chancelier du diocèse, M^{gr} Ubald Marchand, portant chacun un reliquaire, forment une procession à partir de la maison de John Bourgeois, ingénieur civil, et se rendent jusqu'à celle du maire Tourigny. Plusieurs personnes se joignent à la procession en chantant des hymnes. Aux intersections des rues, des sœurs de la Providence prient pour que le fléau arrête ses progrès. • Les sœurs de la Providence sont sur les lieux, s'occupant des malades et faisant transporter les blessés à leur hôpital. Les pères franciscains se dévouent aussi à la tâche, aidant les incendiés et réconfortant les blessés. • Au couvent des Filles de Jésus, des religieuses se tiennent aux fenêtres, portant en mains des statues du Sacré Cœur et criant: « Cœur de Jésus, sauvez-nous ! ». • Au sous-sol de leur couvent, les Ursulines servent du pain et du lait aux sinistrés. Les Frères des Écoles chrétiennes de l'école Sainte-Ursule, rue Saint-Pierre, donnent aussi à manger aux volontaires qui se dévouent pour protéger la ville. • À travers les barreaux de leurs cellules, les détenus de la prison de Trois-Rivières voient les flammes s'élever dans le ciel et les édifices s'effondrer dans un grand fracas. À grands cris de « Sauvez-nous ! », ils réclament d'être remis en liberté, craignant d'être rôtis comme des poulets! Les autorités carcérales préparent effectivement un plan d'évacuation de l'établissement et de remise en liberté des prisonniers au cas où ils seraient en danger. Mais, avant de les libérer, on attendra que la situation devienne désespérée. • La manufacture de cercueils Girard et Godin prête 200 pieds de tuyaux à incendie à la brigade d'incendie. • Le 23 juin, à 3 heures du matin, l'évêque de Trois-Rivières, M^{gr} François-Xavier Cloutier, est de retour de Québec. À sa descente du train, il est soulagé de constater que les rumeurs qui couraient dans la capitale étaient fausses. Ni la cathédrale, ni le palais épiscopal, ni le couvent des Filles de Jésus et leur Jardin de l'Enfance (manoir de Tonnancour) n'ont été détruits.

LES ÉLITES TRIFLUVIENNES

- François-Siméon Tourigny (1858-1915), maire de Trois-Rivières de 1906 à 1908, puis juge de la Cour supérieure (1908).
- Docteur Louis-Philippe Normand, médecin à l'hôpital Saint-Joseph de Trois-Rivières, maire de Trois-Rivières de 1908 à 1913 et de 1921 à 1923.
- M^{gr} François-Xavier Cloutier (1858-1934), évêque de Trois-Rivières (1899-1934).
- Joseph-Adolphe Tessier (1862-1928), avocat, député (libéral) de Trois-Rivières à l'Assemblée législative du Québec (1904-1921), commandant du Régiment de Trois-Rivières (1906-1912) et futur maire de Trois-Rivières (1913-1921).
- Jacques Bureau (1860-1933), avocat, député (libéral) de Trois-Rivières à la Chambre des Communes (1900-1925) et solliciteur général du Canada (1907-1911).
- Prêtres de l'évêché ayant sauvé des biens de l'église paroissiale:
 - l'abbé Louis Denoncourt (1864-1945), procureur
 - l'abbé Louis-Arthur Dusablon (1867-1930), archiviste
 - l'abbé Henri Vallée (1875-1957), vicaire
- Commission d'inspecteurs de Trois-Rivières:
 - P.-A. Verret, conseiller municipal; François Parent, surintendant de la ville; Téléphore Dupré, entrepreneur; Charles Lafond, architecte.




Voiture de pompier, Trois-Rivières, vers 1915

Photo: Archives du Séminaire de Trois-Rivières, FN-0064-50-2

Fier d'appuyer et de représenter à L'ASSEMBLÉE NATIONALE les hommes et les femmes qui rendent possible :

LA SOCIÉTÉ DE CONSERVATION ET D'ANIMATION DU PATRIMOINE DE TROIS-RIVIÈRES INC.

L'histoire, c'est découvrir qui nous sommes collectivement, afin de ne jamais oublier qu'avant nous et après nous, ils sont nombreux.


Assemblée Nationale
QUÉBEC

André Gabias
Député de Trois-Rivières

CHRONOLOGIE DES GRANDS INCENDIES

Québec: quartier Saint-Roch le 28 mai 1845 (20 morts et 1638 maisons détruites) et faubourg Saint-Jean le 28 juin 1845; les quartiers Saint-Roch et Saint-Sauveur les 14 octobre 1866 et 30 mai 1876 (600 maisons détruites).

Montréal: 1721, 1734, 1754, 1765 et 1834, ceux du 10 juin et du 6 juillet 1850 (plus de 1000 bâtiments), 8 juillet 1851 (1100 maisons), ceux du 6 juin (faubourg Québec) et du 8 juillet 1852 (faubourg Saint-Laurent, qui détruisit la cathédrale de Montréal, le palais épiscopal et 1112 maisons, en plus de causer 100 pertes de vie). La liste est encore longue.

Trois-Rivières

1752 Allumé par des soldats de la garnison, il dura cinq jours, du 17 au 23 mai. Le feu détruisit la palissade du bourg, ainsi que 45 maisons. Il atteignit aussi le monastère des Ursulines le lundi 22 mai; seuls les murs de pierre restèrent debout.

Quant aux suspects, ils furent soumis à la question par le supplice des brodequins, mais on n'obtint pas de preuve suffisante pour les faire condamner.

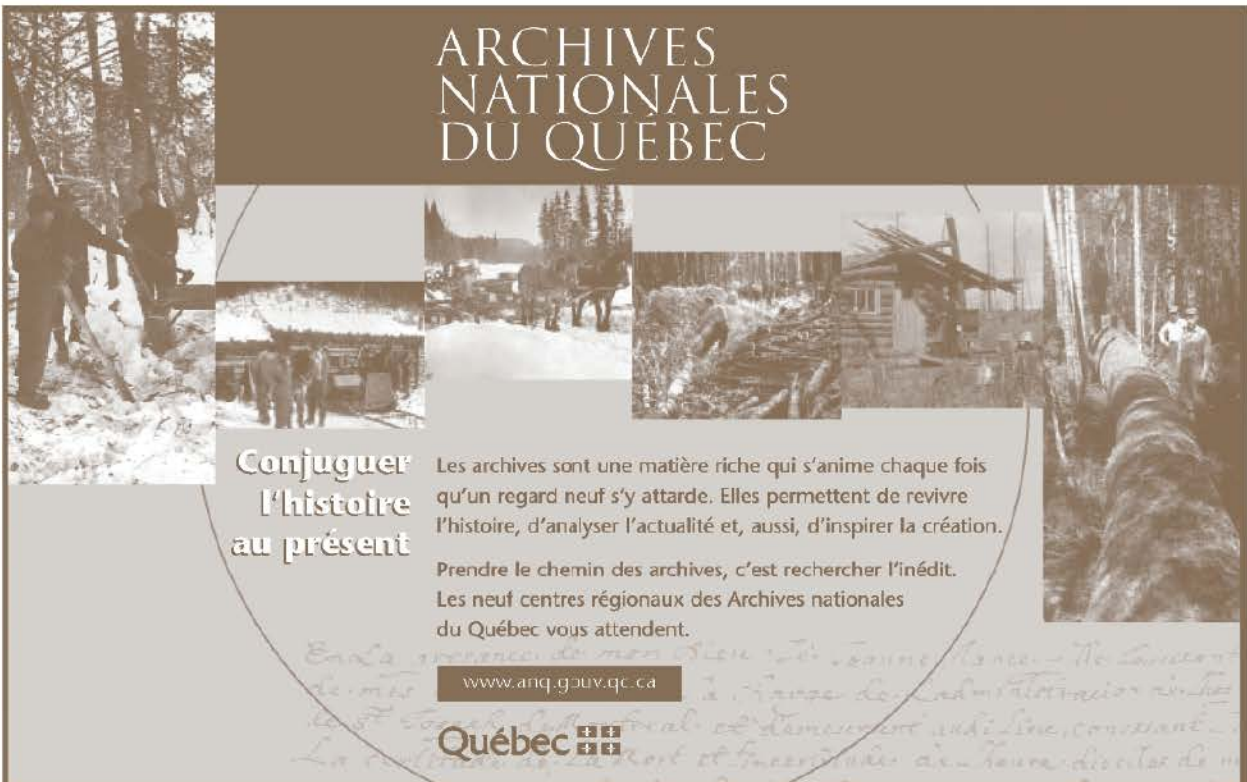
1806 Le soir du 2 octobre 1806, un incendie ravagea la propriété des Ursulines de Trois-Rivières: leur couvent, leur chapelle et l'hôpital. Le feu avait pris naissance dans le clocher vers 19 heures 30. Tout fut détruit en un peu plus de deux heures. Seuls les murs de pierre résistèrent. Le feu épargna une fois de plus la buanderie ainsi que la maison servant d'externat. La reconstruction débuta peu de temps après. Les religieuses purent enfin revenir occuper

le monastère en janvier 1808, après 16 mois d'absence.

1856 15 novembre, dans le quartier commerçant de Trois-Rivières, il fut particulièrement dévastateur. Il débuta vers 4 heures du matin sur la rue Notre-Dame, du côté nord, dans la maison, occupée par le marchand-tailleur Louis Robitaille. Les pompiers arrivèrent rapidement sur les lieux du sinistre avec les pompes, mais ils manquèrent d'eau durant une demi-heure. Poussées par un vent du nord-ouest, les flammes firent donc de rapides progrès vers les maisons voisines, puis se communiquèrent aux bâtiments de l'autre côté de la rue Notre-Dame, puis aux édifices de la rue Craig et à ceux de la rue du Fleuve, tout en s'étendant aux rues transversales du Platon (côté sud-ouest), Saint-Antoine et René (côté nord-est). L'élément destructeur fut contenu vers 10 heures, après six heures de dévastation. 44 bâtiments réduits en cendres.

1863 Un autre incendie dévastateur eut lieu dans le quartier des affaires à Trois-Rivières le 15 août 1863. Le feu détruisit presque tout ce qui se trouvait dans le quadrilatère formé par les rues du Fleuve, du Platon (des Forges), Craig et Saint-Antoine. Il n'atteignit toutefois pas la rue Notre-Dame.

1873 De moins grande ampleur que celui de 1863, l'incendie de 1873 se déclara à nouveau dans le quartier commerçant de Trois-Rivières.



ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

Conjuguer l'histoire au présent

Les archives sont une matière riche qui s'anime chaque fois qu'un regard neuf s'y attarde. Elles permettent de revivre l'histoire, d'analyser l'actualité et, aussi, d'inspirer la création.

Prendre le chemin des archives, c'est rechercher l'inédit. Les neuf centres régionaux des Archives nationales du Québec vous attendent.

www.anq.gouv.qc.ca

Québec 